

The background is a rich, expressionist painting. On the left, a woman with dark hair and a yellow headband is shown in profile, looking towards the right. In the center and right, a peacock with its tail feathers fanned out, displaying numerous 'eyes' of blue and green, is the focal point. The landscape is composed of bold, flat colors: blue mountains, red hills, yellow fields, and green foliage. A palm tree stands in the upper left. The overall style is reminiscent of early 20th-century modernist art.

EVAL.

*Le mystère d'Eva Landowski
et du paon Mao*

D'après une correspondance

Jeu et adaptation
Léa Tissier

Collaboration artistique
Suzanne Rault-Balet

Scénographie
Camille Lemeunier

Des lettres. Par centaines. Sur plus de 20 ans. Retrouvées dans la cave d'un immeuble néogothique de Paris. Le 16 janvier 2016.

Une femme. Eva L.

Un homme.

Qui signe : « Le paon Mao ».

Cet homme c'est mon père.

Présentation

Alors que les fondations d'un immeuble s'écroulent dans le vingtième arrondissement de Paris, L., étudiante en art, revient aider sa mère dans l'appartement familial et fait une découverte incongrue. Des cendres. Des lettres. Dans cette cave en voie d'effondrement, elle découvre un monde, un monde fait de lettres, de matériel de peinture, de voyages, de cris, de mots d'amour, de mots de haine, de mots chargés de sens. Lui obligeant à redessiner son histoire. Elle retrouve les traces de son père disparu et se met dans les pas d'une femme fascinante, Eva L.

Sommaire

Introduction.....	p.4
Note de mise en scène.....	p. 5
Texte.....	p.6
Equipe artistique.....	p.21
Remerciements.....	p.23
Coordonnées.....	p.23

Introduction

Eva L. ou le mystère d'Eva Landowski et du paon Mao est un conte théâtral né d'une correspondance entre un photographe et une femme peintre. Il invite à vivre le théâtre comme une joyeuse fête des morts, faisant basculer les proches et les absents dans l'univers du théâtre. Il invite à les rêver, à les magnifier, à leur rendre hommage afin de pouvoir s'amuser de leurs drames et relativiser les nôtres. Apprendre à se rendre plus familier de l'étrange compagnie qu'est celle des fantômes. *Eva L.* se déroule sur le fil entre la réalité et la fiction, la mémoire réelle et la mémoire rêvée.

Le spectacle s'ouvre sur une découverte réelle, matérielle : des lettres. Entre deux êtres qui se sont aimés et qui ont échangés sur de longues années. Que fait-on de nos morts ? Certains les enterrent, d'autres sont hantés par eux ou écrasés par ce qu'ils leur ont laissés.

D'autres choisissent au contraire de les exposer, comme certaines civilisations d'Indonésie. Et de leur rendre hommage avec les possibilités que nous avons au moment présent. Pour que les morts ne nous dévorent pas, pour qu'ils soient rendus à leur liberté par les efforts des vivants. Venir au théâtre et adapter cette correspondance, c'est comme façon de se libérer d'un passé encombrant, de choisir le chemin de la création comme une voie de liberté et d'harmonie retrouvée.

Le théâtre comme la meilleure réponse à la tragédie du réel. D'explorer le processus artistique comme une quête qui tend à nous rendre limpides à nous-mêmes. En plongeant dans une histoire sous forme de conte et d'enquête.

Cette histoire, c'est celle d'Eva. Une femme artiste. Dont j'ai cherché à creuser le rapport entre son œuvre, sa vie, et elle. Si passionnée par son art qu'elle se serait fondue dans sa peinture, devenant elle-même sa propre œuvre d'art. Elle en devient un mythe, une figure de théâtre, de littérature.

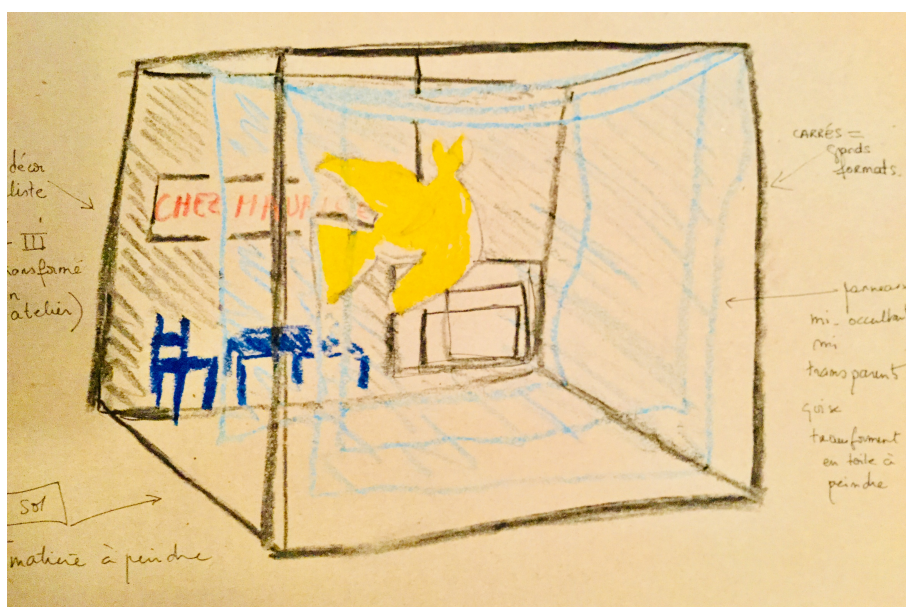
Note de mise en scène

Pour l'histoire d'Eva, j'ai imaginé trois espaces. Passé, présent, futur. Trois panneaux qui soient simples à manipuler. Il s'agit de trouver des surfaces qui soient à la fois neutres pour permettre la vidéo-projection et assez solides pour tourner sur elles-mêmes et offrir d'autres possibilités. L'endroit comme écran et l'envers comme décor.

De cette façon, une fois tourné face public, l'envers devient l'espace où se déploie la peinture d'Eva. Il est comme une grande toile où Eva viendra poser son pinceau. J'aime l'idée que cela comporte une variable aléatoire. Voir une ligne qui se dessine, la couleur qui prend sa place sur un panneau peut être aussi puissant qu'un mot bien prononcé. Cela peut constituer des scènes et des bulles d'imaginaire en soi. Parler de peinture mais également en faire l'expérience visuelle immédiate. Afin d'éviter l'imitation d'un geste. Le décor devient un personnage avec lequel le corps, la main et le souffle de la comédienne dialoguent.

A chaque représentation, la comédienne peut choisir d'accrocher des lettres, d'utiliser un pinceau différent, de changer de type de matériel, de modifier le trait... L'objet scénique est, de cette façon, en constante évolution. Et varie en fonction de l'état d'esprit de la comédienne. La toile est un partenaire de jeu. Elle est amenée à mûrir, à évoluer au fil du temps.

Il peut y avoir un jeu entre le support de la peinture et l'image projetée, comme du mapping.



EVA L.

OU

LE MYSTERE D'EVA LANDOWSKI ET DU PAON MAO

N. B : la version du texte n'est pas définitive. Elle sera également susceptible d'être adaptée en fonction des contraintes du plateau.

Personnages :

La Narratrice :

Elle enquête fiévreusement autour de la disparition d'Eva Landowski. Se prend d'une fascination extrême pour cette peintre, jusqu'à s'identifier complètement avec elle.

Eva Landowski :

Personnalité mystérieuse qui attise les passions. Peintre d'origine prussienne. A fui son pays à l'âge de 8 ans avec sa famille. S'est évaporée le 31 mai 2003.

Le père de la narratrice :

Il s'appelle François et parle avec une voix qui n'est pas la sienne.

Le paon Mao :

Son identité est toujours changeante. Comme le chat d'Alice aux pays des Merveilles. Il est tour à tour une image, un homme, un père, un époux, un conseiller, un amant, un photographe, un reporter de guerre, la voix d'un être disparu...

Sigmund Freud :

Eminent psychanalyste et penseur viennois du XXème siècle

L'oiseau mystère :

Animal fantastique. Il ne visite les peintres que dans certaines circonstances.

Le spectacle commence au son des vagues d'une mer calme.

SCENE 1.

Projection du film : « la barque d'Eva » sur des panneaux vierges.

Une barque. Dessus, une femme. Un visage pâle. Sa robe traîne négligemment dans l'eau... Elle paraît embrasser le paysage du regard. Ses yeux sont d'un bleu profond. C'est la première fois que nous voyons le visage d'Eva. Elle nous traverse. Et disparaît, laissant une impression fugitive. Présentation d'Eva.

Noir.

SCENE 2. DANS L'ATELIER

Les panneaux pivotent. Et découvrent, à l'envers, l'esquisse d'un grand tableau en cours.

Nous sommes en 1976. Des toiles sont adossées au mur. Des grands et des petits formats. La structure d'un grand oiseau doré est suspendue au milieu de l'atelier. Des mobiles, un gramophone, des vinyles au sol. Des pinceaux, des petites esquisses, des cadres, des tableaux... Nous sommes dans le quotidien, un instant de vie d'Eva.

Eva (au téléphone)

« Oui, Boubou ! Ce sera fait... pour dans deux jours ? Non trois, trois, c'est mieux. Quoi c'est trop long ? Mais non, ça ira... c'est pas pour l'expo. Mais on s'en fout, Boubou... Je fais ce que je veux de toute façon. Mais oui, je vais faire comme ça, un petit truc à l'encre de chine, elle n'y verra que du feu...

Non ce qui m'intéresse c'est toujours la même chose... la MÊME chose, Boubou ! *Pour elle-même* : il marche pas ce téléphone, ou quoi ?

La colombe qui disparaît dans un ciel sans nuage. Mais en abstrait. Tu sais. Pointilliste. On ne sait pas si la colombe est un nuage ou juste la prolongation du ciel. Elle est juste un souffle, un zéphyr qui

se serait perdu dans la toile, une toile d'araignée d'air. C'est difficile à faire, ça, en dessin. Je veux dessiner une absence et une présence en même temps. Je n'en dors plus. Je vois un oiseau ciel qui se pose tous les soirs au même endroit. Et je n'arrive pas à l'attraper. Avant que j'ai fait quoi que ce soit, l'oiseau s'envole, ma rétine ne voit plus qu'une tache lumineuse. Je ne vois plus d'oiseau. Mon oiseau. Oui, oui, il faut que j'arrête de me fatiguer avec ça... Bon. Oui, on se rappelle la semaine prochaine, euh non... dans deux jours, oui... quand j'aurais fini le 70x70 de Mme Syracuse...

Elle raccroche. Se remet à peindre. N'arrive plus à se concentrer. Et puis elle bute sur un carton : NE PAS TOUCHER.

Métamorphose rapide. L'horloge s'affole. Nous sommes maintenant en janvier 2016. On découvre la narratrice, un peu essoufflée, un casque sur la tête. Comme si elle venait tout juste d'arriver en scooter.

SCENE 3. LA CORRESPONDANCE

La narratrice : Nous sommes en janvier 2016. Je suis dans la cave de mon père. Je suis devant un carton. Qui dit : NE PAS TOUCHER. Correspondance Eve Gramatzki et François Tissier.

Je suis debout devant ce carton. Je n'y peux rien. Mes doigts défont le carton tous seuls. Je ne sais pas ce que c'est. Je viens de retrouver les cendres de mon père dans la cave. Juste à côté, celles de sa première femme. Eve. Dans une urne violette. Recouverte d'un velours synthétique un peu cheap et bon marché. Je ne sais pas quoi faire.

La correspondance se déverse. Comme un long ruban de lettres...

... Hanoi... Shangai... Alger...

... Singapour... Paris... Marseille.... Oran...

Il y a d'abord la fragilité, la matérialité de la lettre, sa couleur, son poids. Puis il y a son odeur, son grain, son niveau d'existence, de densité matérielle. Il y en a qui sont tout simplement en lambeaux. Illisibles. Ou si fines qu'on dirait des ailes de papillons. Puis les tampons, les dates, les lieux, leur destinataire. Je suis choquée par

l'envahissement du réel, ce réel qui n'est qu'objets en dérélition, papiers friables en voie de décomposition.

Au début, je ne comprends rien. Ça va de 1952 à 1981.

Ça a commencé comme ça. J'ai fait du café. Ça, je m'en souviens. Et j'ai regardé. Là. Ce bruit. Ce n'est pas la chaudière. C'est mon cœur qui cogne contre ma cage thoracique. Cela me fait presque mal. Je crois que je vais vomir. Je regarde. Là-dedans, c'est un passé. Une à une, les lettres m'ont dessiné le visage de mon père. Le visage d'une énigme. Le visage d'une vie à jamais enfuie.

Elle en prend une au hasard (en fait elle la connaît par cœur)

Alger. 1962. Contingent. Mon Eva. Je suis arrivé hier. Chaleur et temps de guerre. Si j'étais pas si stressé je trouverais ça beau, l'Algérie. J'ai pris des photos mais j'ai peur de me faire tuer, ou de perdre un membre. Envoyer leur jeunesse dans un pays qui n'appartient qu'à lui-même, c'est tout ce qu'ils savent faire, ces cons du gouvernement. Hier soir j'ai failli y passer, je crois. Une mine. Je ne fais que prendre des photos... Je ne veux faire de mal à personne. Je ne fais que rendre compte de la réalité. Je me raccroche à mon Minolta. Enfin, j'essaye... Je ne crois pas en Dieu mais je ne veux tuer personne alors je me suis surpris à prier comme une grenouille de bénitier. Je t'aime.

La narratrice accroche quelques-unes des lettres. Elle se coiffe d'un chapeau d'indien. Elle en lit une autre, au hasard. Puis se met à l'incarner.

Victoire ! Je suis préposé à la corvée de patates. J'ai réussi à me servir de mon métier pour fayoter : j'ai le droit à un abri sommaire qui fait office de chambre noire pour développer mes photos. Je me suis un peu reposé. Je t'envoie quelques unes des photos que j'ai développées dans la lettre. Il y a quelques vues d'Alger. D'Oran, aussi. C'était si beau, avant. La demi-lune de la mosquée est en ruines. Et mon cœur, aussi... Il y a une petite fille qui me fait penser à toi. Les mêmes yeux perçants. La même bouche décidée (...) ce matin, j'ai été obligé de tirer. Je ne voulais pas ! Mais j'ai eu peur. La balle a ricoché contre le mur d'une casbah. Depuis, je ne fais que penser à cette balle... Ton Paon te salue ».

Elle laisse la lettre. Puis elle est prise de tremblements. Elle semble possédée par une colère qui n'est pas la sienne.

(joué) *Septembre 1977. Woody, puisque tu ne veux pas donner de nouvelles depuis la Chine (ou alors il y a des pervers parmi les trieurs d'enveloppe) je vais t'en donner, moi, des nouvelles. De ma peinture, tiens. De l'évolution de ma peinture. Depuis que tu es reparti, j'ai commencé à griffer. C'est nouveau ça. Je prends le pinceau à l'envers et je racle la toile que j'ai préalablement enduite d'une grosse couche de peinture bien épaisse. Je m'en fous, des fois je prends juste un bout de bois. Boubou adore. (aparté : Boubou, c'est son galeriste). Plus je m'en fous plus il adore. Je ne comprends pas. Je griffe à nu ton absence. Je griffe tes allers et retours. Singapour, Hanoï, Shangai, Alger. Je griffe et je me relie à toi avec ces putains de griffures. C'est dur, c'est dur sans toi, purée. Je griffe, je scarifie, je rends moins lisse. J'ai l'impression que je me griffe à l'intérieur. La matière elle colle, c'est dégueulasse. Je me fais des cicatrices au cœur. Cendres. Cendres, craies grasses, craies à l'huile et cendres dessus. T'es content ? Tu me manques alors je griffe, je te griffe. Comme une chatte en manque, en manque de toi...*

La narratrice : Je pose une question aux étoiles : Que fait-on de nos morts ? Peut-on les ranimer, les faire basculer dans une histoire, les transformer en personnages ? Ou doit-on lâcher prise ? Simplement essayer de les oublier ? Faire avec l'absence ?

SCENE 4. ALLO, PAPA ?

Le téléphone sonne.

Léa Oui Allo ?

François : Oui ? Allo Léa C'est papa au téléphone.

Léa : Papa ? Mais...

François : tu vas bien ?

Léa : Oui... papa... comment...

François : c'est ton seul en scène ? C'est le spectacle dont tu m'as parlé, c'est ça ? Tu fais du théâtre, maintenant ?

Léa : oui... c'est ça...

François : tu sais... je suis fier de toi... tu fais du bien à tes morts. Soigner ses morts c'est faire la paix avec les vivants...

Léa : Oh Papa, papa... merci mais... tu n'as pas exactement cette voix dans la vie ?

François : oui, c'est normal... mais ça c'est parce que je suis mort.

Léa : Ah... oui. (soupir) c'est vrai.

François : les morts, c'est difficile de se rappeler de leurs voix.

Léa : ...

François : et maman ? Elle va bien maman ?

Léa : Oui... maman. Maman va bien, oui. Elle me soutient. Elle est là au bon moment. Tu sais, le monde il a beaucoup changé. Depuis que tu es mort. Je veux dire, moi aussi, moi aussi j'ai beaucoup changé. Je suis une adulte, maintenant.

François : ...

Léa : Je...

François : ...

Léa : ça ne te gêne pas ? Que je parle de ton intimité, comme ça ?

François : c'est vrai... c'est vrai que c'est un peu audacieux. Tu es... tu as toujours été...

Léa : curieuse?

François : curieuse, oui ! c'est ça. Avec un grain de folie. Le même que ton père. Mais c'est pour ça que je t'aime, aussi, mon poulet.

Léa : Pardon, mais tu ne m'as jamais appelé « mon poulet».

François : Ah... pardon. Non, ça ne me gêne pas. Tu romances, tu brodes, tu inventes. Cela ne me gêne pas. Les trois quarts de ce que tu racontes est faux. Cela n'a jamais existé. Tu peux raconter ce que tu veux...

Léa : Merci, papa.

François : De rien.

La comédienne va raccrocher.

François : attends ! Merci.

Léa : Merci ? Mais de quoi, papa ?

François : d'avoir dispersé mes cendres près de la mer...

Léa : de rien, papa. C'est ce que je te devais.

Temps.

Elle se met à parler sans pouvoir respirer : Attends ! Papa, c'était la fête des pères il n'y a pas longtemps. J'ai eu plusieurs pensées pour toi, où que tu sois. Pas nécessairement parce que c'est la fête des pères, mais peut-être parce que j'ai un peu aidé maman à faire le tri de ses affaires et que j'ai réalisé à quel point tu étais encore présent dans sa vie. Tu ne pouvais pas t'empêcher d'accumuler. Ce n'est pas un reproche. Mais toutes tes affaires prennent quand même beaucoup de place et beaucoup sont très, trop vieilles. Elles mériteraient d'être jetées, tout bonnement. Et puis Maman a aussi besoin de refaire sa vie, de se construire une autre existence. J'ai retrouvé tes certificats d'instruction religieuse et tes dessins d'avion que m'avaient envoyés Marie-Hélène après ta mort.

J'habite dans le XVIIIème arrondissement maintenant, tu le savais ? Non, je pense que tu ne le sais pas. Et ça me rend triste... Cette énigme dans le cœur... Pourtant, je te sens... Je sais que tu es là, bien là, ancré en moi, tes cellules mêlés qui forment mon épiderme, la chair de ta chair. Je n'aurais peut-être pas du me tatouer cette phrase en russe sur le bras. Si tu l'avais su, tu m'en aurais beaucoup voulu, je pense. Mais elle existe, elle est pourtant là. Je dois moi-même faire avec cette chose paradoxale.

Moi aussi j'ai écrit des lettres, pendant trois ans, au Conservatoire... Oui, oui, comme un journal de bord, à chaque fois, une date symbolique. Là, il aurait pu me voir jouer ! Là, il m'aurait dit bravo. Peut-être que tu m'aurais offert des fleurs... Violettes, comme tu les aimes. Tu serais heureux de savoir que j'ai trouvé ma vocation, non ? J'écris des spectacles, maintenant ! et je parle de toi ! Des gens prononceront peut-être ton nom grâce à moi ! Tu te rends compte ! C'est fou non ? Papa ? Papa ? » Ad libitum.

/// ATTENTION ///

10 MIN DE SPECTACLE PERFORMATIF

CEUX QUI VEULENT ALLER FAIRE PIPI PEUVENT Y ALLER
MAINTENANT

CEUX QUI VEULENT EN REVANCHE OUVRIR LEURS
CAPACITES SENSITIVES ET AUGMENTER LEUR SAVOIR TANT
PSYCHIQUE QU'EMOTIONNEL SONT PRIES DE RESTER

CEUX QUI N'ARRIVENT PAS A FAIRE DE CHOIX DOIVENT LE
FAIRE MAINTENANT. APRES IL SERA TROP TARD. ET LA
PERFORMANCE EST SUR LE PLATEAU, PAS DANS LA SALLE.

Après s'être remise de son bug scénique, la comédienne commence à peindre ce qui deviendra la toile Quand le lilas fleurira. Elle applique une première couche de peinture avec un rouleau. En sifflotant.

SCENE 5.

Au public :

Que faire pour oublier que les cendres de mon père ont dormi dans une cave pendant plus de dix ans ? A côté de celles de cette femme, Eva, dont j'ignorais la vie ? J'ai choisi de tout romancer. Pour me sauver. Un conte. A propos d'une peintre qui aimerait tellement son art qu'elle disparaîtrait dedans. Pour conjurer le sort, éloigner les fantômes. Au lieu de plonger dans la douleur, je plongerai dans le théâtre. Eva, c'est l'artiste que je voudrais devenir. Celle qui m'entraînerait loin des cendres de mon père.

Mais à partir de l'instant où je me suis penchée sur le cas Landowski, les morts ont commencé à revenir. A me parler de peinture, de leurs malheurs, de leurs problèmes de morts. Et là... évidemment...

Il y a eu une évolution dans la toile. Une couleur en plus.

SCENE 7. ALLO, SIGMUND ?

Le téléphone sonne à nouveau.

Léa : allo ?

S. Freud : oui, allo ? Bonjour Léa, c'est Sigmund Freud.

Léa : Ah, Sigmund... Ah justement je parlais de vous.

Il se trouve par hasard que Freud avait la voix de mon ancien professeur de théâtre.

S. Freud : ça ne m'étonne pas. Je suis très connu. Les gens font souvent appel à moi.

Léa : oui, en l'occurrence, là, c'est vous qui m'appellez...

S.Freud : Oui... J'avais une question à vous poser...

Léa : ah ? Bah écoutez... si je peux vous rendre service...

S. Freud : Dis-donc c'est coton votre situation. Vous êtes sûre que vous n'allez pas perdre les spectateurs avec ça ? Votre père, avec Ève, qui n'est pas votre mère. Et elle, elle en pense quoi ?

Léa : Quoi, ma mère ?

S.Freud : Oui, votre mère...

Léa : Bah, on ne dirait pas, mais c'est aussi pour elle que je fais ça.

S.Freud : oui, enfin c'est avant tout pour vous, non ? Pour vous libérer de ce qui vous entrave ?

Léa : Oui, bien sûr. Moi je m'identifie à Ève parce que je veux créer, vous comprenez. Mais c'est pour ma mère que j'expose ces lettres, sinon elle n'y toucherait jamais et tout serait resté dans la cave.

S. Freud : Vous avez à peine connu votre père étant adulte et pourtant il est tout le temps là. C'est comme la colombe d'Eva Landowski... Je vous laisse réfléchir à tout ça... histoire que le spectacle avance... et que ce ne soit pas une vaste farce sans queue ni tête... N'oubliez pas de penser à la poésie, aussi. Faire rêver les gens. Essayer. C'est peut-être là qu'ils arriveront à s'attacher à vous... Je vous laisse, j'ai besoin d'emmener mon golden retriever chez le vétérinaire, il a une rage de dents... ça lui fait un caractère effroyable... (*off*: mais oui ! mais oui ! la baballe à son Sisi, à son Sigmund... Grrr... ahah... oui... c'est bien, c'est bien !) Au revoir, et surtout bon courage, Èva !

Léa :... euh... moi c'est Léa.

S. Freud : mmmh... oui... Léa ! Bon courage ! A bientôt !

Elle raccroche, interdite.

La narratrice : Peut-être que je devrai oublier la psychanalyse... Essayons autre chose...

SCENE 8. CHAMBRE/HOTEL/ORAGE

L'espace se modifie. La comédienne fait pivoter certains panneaux. Trouve une autre configuration. Dit à la régie : « Est-ce que tu peux projeter la lune, s'il te plaît ? J'aimerais créer une ambiance de nuit. Avec de la pluie. Merci. »

Projection filmée :

CHAMBRE D'HOTEL.NUIT. ORAGE

La comédienne boit un verre d'eau. Essaie d'arranger la petite chambre. Se met à la machine à écrire. Projection à l'écran : « Recherches. I. Les feuillets d'Eva » plus loin

« POURQUOI AIS-JE BESOIN DE CETTE SOLITUDE ? » regard public. Plus loin.

« CHAMBRE. HÔTEL. NUIT. ORAGE » arrache la feuille. Soupire. Roule la feuille en boule. Ecoute l'orage.

La narratrice : tape à la machine (projeté sur les panneaux) : Ce soir. Eclipse de lune. Son halo brillait à travers les fenêtres de l'atelier. Eva pense : j'ai vite besoin de faire un petit croquis, un petit dessin au fusain.

La comédienne dessine un petit croquis au fusain (un des spectateurs, peut-être)

La narratrice (au public) : « C'est du work in progress ».

La narratrice : Les éclairs, ça fait comme des lézards bleus le long du mur.

Projection. Des rais de lumière qui passent très rapidement, bleutés.

VISION : LA COLOMBE DE SCHUBERT.

Le plateau d'assombrit encore. La comédienne a disparu. Puis une ombre apparaît sur les panneaux. On devine deux ailes. L'ombre d'un oiseau plane sur la toile en cours d'exécution.

Passage avec une marionnette d'oiseau doré.

NOIR.

Voix off : Eva se berçait de poèmes. De poèmes en rapport avec la lumière. Dans l'espoir de réussir une toile. Elle semait des énigmes au travers de son pinceau.

Bruit de pluie. Tonnerre. Le spectacle continue. Changement de lumière. Nous entrons dans le conte d'Eva alors qu'un poème résonne :

*Midi. Il est midi.
Dans l'embrasure de la porte
Je vois midi la nuit
Midi qui pâlit, s'enfuit, revient
Pivote comme une flamme
Est aspiré par le vide de la chambre
M'aveugle
Midi. Midi encore.
A midi j'attends l'aube.*

COMMENT EVA DISPARUT DANS LA TOILE

Lumière. La comédienne est en kimono. Avec un maquillage de geisha. Elle commence à raconter une histoire :

Eva était une femme unique. Toujours plus avide de création, elle préférait la solitude au bruit de ses contemporains. Le chant des oiseaux aux bourdonnements assourdissants de la ville et des personnes qu'ils l'habitent.

« Rien ne peut m'arriver si je dessine ».

Se disait-elle.

Comme disait mon professeur « Suis ta respiration en suivant la ligne » ; « le pinceau n'est qu'un prolongement de ton cœur ». On peint avec le cœur, pas avec le cerveau. Il n'y a que ça qui existe. Le mouvement de mon bras qui suit ma respiration.

En hiver, elle peignait la brume.

J'essaye de mettre toute mon humanité dans la brume. Cette brume que je peins. Floue, avec des lignes éternelles. Abandonner le cérébral, faire vibrer ce blanc, ma force. J'avance. Plus aucun obstacle. Le blanc. Blanc ? De quel blanc reflètes-tu l'image ?

« Blanc, de quel blanc reflètes-tu l'image ? »

Parfois, elle se sentait si seule que ses oreilles se mettaient à vibrer et qu'elle entendait son cœur battre très fort.

Elle avait dans l'esprit de peindre un paysage que personne n'avait encore peint. Un paysage qui serait aussi un oiseau. Cet oiseau symbolisait la liberté. Ce n'était qu'à cette condition qu'Eva deviendrait vraiment elle-même.

Parfois, elle avait des réminiscences de son passé, de la guerre. Alors elle le mettait sur la toile. Puis elle se mit à gratter les toiles, à griffer.

La comédienne racle, transforme la toile sous nos yeux.

Un jour, elle se mit à gratter, à gratter si fort qu'elle fit un trou dans la toile. Un grand trou. Noir. Elle recula.

Les panneaux s'ouvrent.

Se rendit compte que ce trou avait deux grandes ailes. Deux grands ailes déchirées. Alors elle se mit à peindre tout autour. Autour du trou noir. Pendant longtemps.

La comédienne peint. On dirait qu'elle trouve quelque chose, une façon de s'exprimer, un geste typiquement intéressant, unique.

Elle ne vit pas les hivers, ni les étés ni les automnes et les hivers qui se succédaient. Elle peignit jusqu'à ce que ses bras deviennent aussi

légers que des plumes. Ce n'était plus du blanc, mais du pourpre et du jaune, du magenta et de l'ocre, de la terre de sienne et des bruns orangés.

Toutes ces couleurs apparaissent sur la toile.

Elle se répétait des poèmes sur le sens de la lumière et apprit le langage des oiseaux. Elle comprit le début et la fin de toutes choses.

Un jour, elle appliqua des feuilles d'or sur la toile.

La comédienne applique des feuilles d'or.

Dans la lumière du soir les feuilles d'or étincelaient et vibraient comme des soleils, éblouissant ceux qui avaient le malheur de regarder de trop près.

Le trou de la toile ressemblait de plus en plus à un oiseau.

La comédienne est face au trou noir. Ce n'est plus elle qui parle.

Eva sentit que c'était le moment. Sans l'expliquer. Comme si la caresse du vent lui dictait sa conduite.

Elle su.

Elle su qu'il fallait signer.

Elle tendit son pinceau vers la toile. Elle suspendit son geste. Elle voyait, au travers du trou, les oiseaux qui tournoyaient dans le ciel.

Elle fut prise d'une folie. Elle traversa le trou qu'elle avait fait dans sa toile. Elle ne réapparut pas derrière.

Au loin.

Une alouette.

Au ventre blanc.

Volait.

QUAND LE LILAS FLEURIRA. 31 mai 2003.

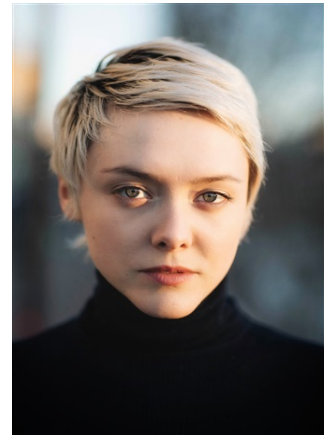
Dernière toile d'Eva Landowski

L'EQUIPE ARTISTIQUE



Léa Tissier
jeu et adaptation

Suzanne Rault-Balet
Collaboration artistique et vidéo



Camille Lemeunier,
Scénographie et construction

Pléthore (Louis Faloci)
Régie et composition musicale



Remerciements

Merci à ceux qui croient en ce projet un peu fou de solo poétique. Qui me permet d'avancer plus avant dans le chemin du théâtre, avec une voix qui devient la mienne. Je remercie tout particulièrement Solange Tissier, Didier Gaudé, Bénédicte d'Albas, Louis Faloci, Camille Lemeunier, Pierre Frenkel, Emma Perriault, Axel Würsten, Suzanne Rault-Balet, Louise Orry-Diquéro, Marceau Deschamps-Ségura et Lucie Grunstein, les copains du Conservatoire qui parfois passent leurs têtes par les portes, l'inénarrable Thibault Villette.

Version 4.

Coordonnées :

Collectif Objectif Lune

Léa Tissier : 06.62.11.92.44 / lea.tissier@gmail.com

